

Du résiduel comme laboratoire

Luc Lévesque

Number 65, June 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46460ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lévesque, L. (1996). Review of [Du résiduel comme laboratoire]. *Inter*, (65), 43–43.



Du résiduel comme laboratoire

Ph : Gilles BISSONNET

Alors que la « ville virtuelle » mondiale ne cesse d'augmenter son emprise sur nos manières d'être au monde et que la substance réelle de notre environnement n'est souvent plus qu'un des multiples succédanés de cette virtualisation globale et aseptique, la déréliction de la matière urbaine laisse place par sa vacuité à une reformulation possible du sens de l'espace public.

Le parc *Éphémère* réalisé en 1995 par l'artiste Gilles BISSONNET forme à cet égard un prototype intéressant pour la poursuite et l'approfondissement d'une vision alternative de l'urbanité constituée à même les restes de la cité traditionnelle. Sur un terrain vague du plateau Mont-Royal, un des quartiers populaires les plus actifs de Montréal, BISSONNET propose une version pauvre, hybride et ouverte de la place publique. L'intervention est minimale, elle repose sur une mise en situation singulière d'éléments conventionnels – dans l'esprit de ce que VENTURI, SCOTT BROWN et IZENOUR avançaient pour l'architecture dans leur « théorie du laid et de l'ordinaire ». La problématique ne réside pas ici dans la monstration d'une quelconque monumentalité ou dans la centralisation du point de vue sur une prétendue plus-value artistique de l'objet, mais bien plutôt dans la recherche d'une induction processuelle propre à favoriser l'appropriation et l'échange. L'agencement se compose principalement d'éléments de mobilier urbain standard, d'une photo géante du site, mise en abîme par collages infographiques et présentée sur un panneau d'affichage publicitaire déjà sur le terrain, ainsi que d'une plate-forme de bois, adjacente au trottoir de l'avenue principale, formant une tribune potentielle et la seule véritable intervention construite du dispositif. La surface du terrain au pourtour de la plate-forme est recouverte de sable alors que le reste du sol est laissé intact. Ces données somme toute minimales suffisent à transformer l'espace sans par contre en oblitérer totalement le caractère indéterminé. Le lieu ne demeure que partiellement domestiqué par des éléments n'ayant aucun statut de permanence. Si la disposition des composantes a été faite en fonction d'une interaction jugée optimale avec les traits spécifiques du contexte (arrière-cours d'habitation, murale, artère commerciale passante, bar-billard), rien n'empêche cependant sa modification par les usagers. Le mobilier n'est pas ancré au sol, seul son poids le protège d'une subtilisation trop facile. Et de fait, le positionnement des bancs changera constamment de configuration pendant les deux mois que durera le projet. L'absence de formalité de l'intervention encourage l'appropriation collective du lieu et conforte du même coup sa fonction de condensateur social. La scène, par exemple, qui forme une sorte d'annexe au trottoir et à la rue, est investie dès le début de l'expérience comme un espace d'expression spontanée où protagonistes de tous âges et de toutes provenances viennent partager pensées et savoir-faire divers. Des amis, quelques retraités, des travailleurs en pause-santé, de jeunes flâneurs... assis à leur guise sur les gradins ou les bancs disponibles écoutent plus ou moins attentivement. Quelques passants curieux s'arrêtent et

observent du trottoir, d'autres continuent leur chemin, des discussions imprévues s'amorcent, des voitures circulent, des gens partent, d'autres s'installent... le spectacle est partout et nulle part, dissout dans l'incessante fluctuance chorégraphique de la ville.

Site d'une communication incarnée déjouant le mutisme aliénant de la médiatisation, le parc *Éphémère* devient ainsi spontanément, à l'aube d'un scrutin référendaire sur la souveraineté du Québec, une agora populaire sans précédent où des centaines de personnes s'assemblent tous les jours pour exposer et partager librement leurs visions politiques et sociétales respectives. N'est-il pas révélateur que cette urbanité du frottement des corps et des idées, à laquelle font virtuellement référence les espaces publics monumentaux que l'on continue à construire, se soit finalement actualisée avec une grande vivacité sur un terrain vague modestement aménagé ? C'est que nous aurions peut-être aujourd'hui plus que jamais besoin de ces « nulle part » s'abstrayant d'une rhétorique technocratique de l'efficacité.

Le succès du parc *Éphémère* invite à un renversement radical de perspective. Les « virtualités concrètes » issues de la banalité apparente d'un paysage posturbain peuvent être catalysatrices, comme en témoignent à des échelles variées de nombreuses autres réalisations. On retiendra par exemple le chantier programmatique fluctuant de l'îlot Fleurie à Québec, le *squattage* inventif des terrains vagues du Lower East Side à New-York (le disparu *Garden of Eden* de Adam PURPLE, la Rivington School et les jardins transitoires et anonymes de nombreux sans-abris, etc.), l'insertion poétique du « presque rien » orchestrée par LAFON et FAUNIÈRES dans le centre-ville de Saint-Brieuc en Bretagne ou encore le concept de « congestion sans matière » développé par l'architecte-urbaniste hollandais Rem KOOLHAAS dans nombre de ses projets.

Le résiduel peut devenir le laboratoire d'un amalgame actif de fragments hétérogènes et de temporalités différentes si on cesse l'aplanissement normalisateur effectué au nom d'une monumentalité réductrice et dépassée. Il faut en finir avec un hygiénisme idéologique qui de par le monde et à grands frais légitime l'éradication ou la relégation de l'altérité au profit d'un simulacre de contrôle. Que ce soit pour une minorité mondiale hypertechnologisée et en mal « d'urbanité réelle » ou pour une majorité sous-développée pliant sous le poids de l'injustice et de la démographie, le vide urbain constitue aujourd'hui un enjeu majeur et commun, une richesse potentielle, le terrain possible d'une rencontre et d'un apprentissage réciproque... vers de nouvelles hybridations. •

Luc LÉVESQUE

1 Théorie développée dans l'ouvrage *Learning from Las Vegas : the forgotten symbolism of architectural form*, de Robert VENTURI, Denise SCOTT BROWN et Steven IZENOUR, MIT Press, Cambridge et London, 1972 (10^e édition : 1989).

2 Consulter, à ce sujet, le livre de Diana BALMORI et Margaret MORTON, *Transitory Gardens, uprooted lives*, Yale University Press, New Haven et London, 1993.